

Les temps du social

Bulletin de l'APREHTS

Histoire sociale, histoire du travail social, histoire des pratiques

Nous rappelons à tous les lecteurs que, les 1^{er} et 2 décembre 2005, l'Association Provençale pour la Recherche en Histoire du Travail Social (APREHTS) organise à Marseille, dans les locaux de l'URIOPSS, un colloque sur les pratiques de terrain des travailleurs sociaux. Ce colloque est l'occasion de faire émerger et de préserver une mémoire qui a laissé peu de traces écrites alors que les tâches assignées par les pouvoirs publics étaient immenses. Depuis les années 40, les travailleurs sociaux ont traversé des périodes de guerre et d'occupation en France, suivie des guerres d'Indochine et d'Algérie ; ils ont eu à mener une politique de prévention maternelle et infantile qui a largement contribué à faire baisser les taux de mortalité infantile, ils ont contribué à appliquer une nouvelle politique familiale à partir des ordonnances créant la Sécurité Sociale, ils ont eu en charge la lutte contre les « fléaux », selon la terminologie de l'époque, tels que l'alcoolisme, les maladies vénériennes. A cela il faut ajouter la reconstruction de l'après-guerre, les difficultés de logement, la pauvreté d'une grande partie de la population, les avortements clandestins. Pour faire face à ces chantiers du social, les travailleurs sociaux ont dû faire preuve d'une grande inventivité pour utiliser au mieux des moyens donnés par les lois et les décrets, parfois peu explicites et souvent peu soutenus par des dispositifs financiers souvent insuffisants.

Cette histoire, peu connue, mérite que l'on s'y attarde, elle fait mieux comprendre le rôle des acteurs de terrain, elle constitue une extraordinaire réserve d'expériences et elle permet de jeter un autre regard sur la société française du XX^{ème} siècle. Nous vous invitons à participer à ces deux journées et à les enrichir, soit par une communication soit par vos témoignages.

Par ailleurs, pour apporter notre pierre à l'édifice, le bulletin présente des témoignages recueillis auprès de personnes qui ont exercé dans le domaine du travail social et sont porteuses d'expériences singulières ou collectives. Nous espérons contribuer ainsi à la sauvegarde de la mémoire du travail social.

Paul ALLARD, professeur Université de la Méditerranée
Président de l'APREHTS

Association Provençale pour la Recherche en Histoire du Travail Social

Notre adresse : La Cité des Associations

Boîte aux lettres 192

93 La Canebière

13233 Marseille cedex 20

Notre courriel :

aprehts@wanadoo.fr

Mémoire d'un éducateur de l'éducation surveillée à Marseille de 1948 à 1990

Jacques SEIDEL, né en 1925, est entré à l'Education Surveillée, comme moniteur auxiliaire de l'Administration Pénitentiaire, le 18 octobre 1944, à l'Institution publique d'éducation surveillée de Saint Jodard (Loire). En décembre 1946, il est éducateur adjoint stagiaire au Centre d'observation des Baumettes (maison d'arrêt) de Marseille. Il poursuit sa carrière d'éducateur sur diverses affectations : secrétaire du seul juge des enfants de Marseille (1948), retour aux Baumettes en 1950, puis au centre ouvert des Chutes Lavie, après une interruption de deux ans pour maladie (1954-1956) et une reprise dans un bureau (1957) , retour aux Baumettes de 1958 à 1962, divers postes d'éducateurs de 1962 à 1975, chef de service de 1975 à 1980, sous directeur à la direction régionale d'Aix en Provence, puis directeur à la direction régionale de Marseille (1988-1990). Avec son autorisation et celle de l'Association pour l'Histoire de L'Education Surveillée et de la Protection Judiciaire des Mineurs (AHES-PJM), nous publions des extraits, concernant Marseille, de deux entretiens enregistrés l'un, en 1980, par Jacques BOURQUIN, l'autre, en 1990, par Michel BESDEVANT et Jo ROS.

« Venons-en à Marseille... »

Marseille, dans un centre fermé. J'ai découvert pire que ce que j'avais quitté, c'est à dire la prison. C'était vraiment la fin de la guerre. Marseille, le centre fermé des Baumettes c'était environ 100 ou 115 gosses avec une trentaine dans un quartier de la prison de la maison d'arrêt, un quartier complet, le bâtiment B. D'abord ça été la découverte d'une multitude de gens de pays différents. Marseille à cette époque là il y avait des jeunes noirs qui venaient d'Afrique, des Somaliens, il y avait d'anciens SS qui se faisaient passer pour des mineurs, des Yougoslaves, des Hongrois, des jeunes marins des mousses de toutes les nationalités de passage à Marseille, ils rataient le bateau et cætera, c'était un ramassis de partout, des Egyptiens... des gosses, tout ce qui traînait dans la ville comme mineurs c'était pour le Mazargue. Mineurs, enfin pour les Allemands c'étaient souvent d'anciens militaires, d'anciens SS qui se faisaient passer pour mineurs ils avaient souvent 22-23 ans... il y avait aussi d'anciens miliciens d'anciens PPF mineurs condamnés à mort et dont la peine de mort avait été changée en perpétuité, on en a conservés pendant deux ans trois ans. C'était une époque assez extraordinaire. De temps en temps il y avait des fugues, certains partaient. Ils sautaient par-dessus les murs. A cette époque là, la prison n'avait pas de miradors. Moi j'ai des gosses du groupe d'accueil qui avec des couvertures sont montés par-dessus le mur de ronde, le premier, puis le deuxième, ils ont foutu le camp... pendant la nuit.

En 1947 il y avait aussi les grands mouvements de grève dont personne ne se rappelle mais où il y a eu en France une grève générale assez extraordinaire. On a remobilisé des classes, on a fait rentrer dans la prison des Baumettes les grévistes de l'EDF tout un tas de gens, il en arrivait par camions entiers, par autobus particuliers. C'était une époque assez troublée, difficile.

Là où j'étais, à Marseille l'Education surveillée c'était le régime carcéral. J'étais jeune, je ressentais d'une manière pulsionnelle ce que les gosses sentaient, j'étais incarcéré comme eux, mais je pouvais foutre le camp.

Le jeune venait sous mandat de dépôt ?

Pas du tout, jamais jamais. A Marseille ça toujours été des ordonnances de garde provisoire, va savoir pourquoi... on avait décrété que ce n'était pas un centre de maison d'arrêt mais que c'était un centre d'observation fermé et au lieu de dire Les Baumettes le nom de la prison, on disait le Mazargue. Tous les gosses étaient là sous ordonnance provisoire.

Tu peux dire des noms de collègues que tu as connus et qui sont encore à l'Education surveillée ?

Ah qui sont à l'Education surveillée il n'y en a plus ! Le dernier c'était Guers et puis Charles Amaré. Charles Amaré était à Marseille avant moi.

Le Mazargue servait aussi pour punir tous les gosses des centres privés. Dès qu'un gosse dans un centre privé faisait le zouave, faisait des fugues et cætera on le punissait, on le mettait à Mazargue et ça, ça a duré pendant des années.

Il n'y avait pas un problème de langue par rapport à ces jeunes ?

J'ai toujours été assez stupéfait de voir que l'on arrivait à s'entendre avec des jeunes qui ne parlaient absolument pas le français. Je ne parle pas des maghrébins, mais des Egyptiens, le plus difficile a été le hongrois et le norvégien. Le Norvégien comme c'était un marin il parlait aussi l'espagnol. Il faut dire que les échanges, les entretiens, n'étaient pas tellement... très à la mode, je veux dire que nous n'étions pas à une époque où nous parlions sans arrêt.

Vous aviez affaire à une délinquance du port, de passage ?

Non, c'était surtout une période... il faut quand même s'imaginer que 47 c'est un brassage, un remue-ménage dans tous les peuples d'Europe, l'Allemagne a perdu la guerre, les frontières sont plus ou moins ouvertes, les gens circulent de tous les côtés, il y a tout ce qui a été plus ou moins collabo, et tout un tas de gosses issus de la guerre et des événements qui se baladent dans toute l'Europe. C'était fou ce que les gosses partaient de n'importe où ! Ils circulaient. Il y en a qui venaient avec des convois militaires. Des convois militaires américains qui rentraient des pays de l'Est et d'Allemagne. Il y avait tous les bateaux, la guerre du Japon n'était pas terminée, et puis il y avait toutes les fameuses colonies françaises et autres où les gosses là-bas étaient fascinés par ce que pouvait être la France. Je me souviens d'un jeune Sénégalais avec ses bracelets tribaux pour le protéger des balles, il était venu en France pour trouver du travail, gagner de l'argent, en arrivant au port il avait vu des petits vieux qui ramassaient dans les poubelles... il ne comprenait plus... On n'a pas la notion de ce que pouvait être Marseille... Marseille est morte avec la fin de la guerre d'Algérie. Mais Marseille en 45-46 était une vraie fourmilière extraordinaire !

Actuellement les gens se plaignent de trouver dans les rues des maghrébins ou des étrangers, c'est stupide, à cette époque là tu voyais des Hindous des Chinois des Japonais des Noirs en costumes nationaux, des gens de partout. Les bateaux de Marseille faisaient l'Australie, l'Amérique du Sud, c'était une ville très cosmopolite.

Ce brassage de jeunes à l'intérieur du Copes donnait quelle pédagogie ?

C'était une pédagogie dite de groupe. La chose essentielle c'était de préserver une forme de discipline et de vie communautaire. Ce n'était pas aussi évident que cela. Tous ces gosses n'étaient pas forcément ni de même religion ni de même opinion. On est même arrivé à avoir deux gosses qui venaient de la Côte de Somalie pas de chance l'un était Issa l'autre un Dankali, c'est à dire deux tribus absolument opposées et ils n'avaient qu'une ressource c'était dès qu'ils pouvaient de se taper dessus ! Il y avait quand même une discipline de maison d'arrêt à l'intérieur, la différence c'est que l'on allait en classe, on allait en atelier, on faisait du sport, on faisait de la gymnastique, c'était merveilleux puisqu'on arrivait à jouer au basket pieds nus dans une cour absolument pleine de cailloux et on s'amusaient comme des fous !

J'avais un copain qui était prof de gym, et qui en même temps adorait la musique. Il les faisait chanter. Il les faisait chanter en chœur! Chapeau ! Il leur a fait chanter la Nuit de Rameau à quatre voix, il n'y en avait pas la moitié qui savait ce qu'ils chantaient ! Mais ça marchait très bien, et c'était très beau. Notre inspecteur Michard, alors là ça été le summum de son inspection quand il a entendu ! Pour les Allemands le chant c'était sacré, mais pour les petits Arabes, crois-moi la Nuit de Rameau, c'était dur !

Les Arabes c'était qui ?

Algériens Marocains Tunisiens, Turcs, Egyptiens. La plus part des étrangers venait du bassin méditerranéen par bateaux comme clandestins. Les autres venaient des autres pays par des convois militaires. Les convois militaires américains qui rentraient allaient et venaient transportaient des gamins qu'ils larguaient... Ils n'avaient jamais de papier, ou seulement des faux. Il fallait repérer leur identité. Il fallait être sûr qu'ils appartenaient au pays et demander au consulat de les rapatrier. Les consulats n'avaient pas beaucoup d'argent et n'avaient pas envie de le faire.

Ces jeunes quand ils arrivaient à l'accueil du CO étaient séparés du reste dans douze chambres parce qu'ils arrivaient très souvent avec des tas de maladies, la syphilis, le choléra, la teigne ou le reste... on devait avoir une santé de fer puisqu'on a résisté à tout ça même aux vaccins qu'on nous a faits ! Dès qu'ils arrivaient on leur enlevait tous leurs vêtements que l'on mettait de côté, on les faisait se doucher se laver, et dans les deux jours qui suivaient ils ne sortaient pas de leur chambre avant d'avoir vu l'infirmier l'infirmière et ensuite un médecin. On faisait le Bordet-Wassermann pour la syphilis. Très souvent les gosses avaient des chancres syphilitiques et des tas de maladies pas possibles y compris la teigne que l'on ne connaissait pas, ça c'est l'Egyptien qui est arrivé avec les cheveux qui partaient par poignées.

Au bout d'une quinzaine de jours à l'accueil on décidait de l'endroit où ils iraient, dans quel groupe ils iraient le mieux, grand petit moyen, ou avec une tendance plus scolaire. Ils étaient occupés toute la journée, c'était le grand principe hérité des maisons religieuses je suppose, il fallait les occuper toute la journée. C'était l'âge qui déterminait et pour quelques un les délits et les criminels. Les criminels n'ont jamais donné de désagrément à qui que ce soit. Le groupe des petits était scolarisé à plein c'est à dire deux fois par jour de la classe et des activités dirigées de la gymnastique, et les grands avaient classe et atelier et éducation physique.

On a eu des petits qui ne se voyaient pas du tout coucher seuls dans une chambre. Ils ne dormaient pas. D'autres dormaient par terre... après ils s'habituèrent comme tout le monde. Les musulmans ne mangeaient jamais de porc, pour eux c'était les éternelles sardines.

La notion de professeur technique existait-elle déjà ?

Non. On les appelait des moniteurs techniques. Je crois que la plupart étaient des artisans qui voulaient devenir fonctionnaires, beaucoup sont venus d'anciennes maisons de l'intérieur Aniane, St-Maurice, St-Hilaire, avec des recrutements très particuliers...

Déjà à cette époque il y avait des rapports entre l'équipe du Copes et les magistrats ?

Non. Il faut se rappeler qu'au début de l'Education surveillée les magistrats étaient les grands patrons. C'étaient les grands patrons à Paris, à l'Administration centrale et c'étaient les grands patrons sur place. C'était le juge pour enfant qui faisait le rapport sur les établissements. C'est lui qui pouvait demander que le régime pédagogique soit changé. Cela c'est passé quand on a instauré les permissions, le droit pour les gosses de partir dans leur famille pendant le week-end. Les magistrats estimaient que c'était de leur seule autorité et de leur seule compétence. Cet esprit là a duré jusqu'en 65 environ. Les magistrats nous disaient ce qu'il fallait que l'on fasse des gosses dans un établissement...

Pendant très longtemps le placement des gosses passait par un bureau de l'Administration centrale. Mais c'est le juge qui décidait. Je crois qu'au Mazargue un gars a dû rester neuf mois parce que, entre temps il avait fait appel d'un jugement et le magistrat n'a pas voulu le remettre dehors, et en appel cela n'a pas été payant pour lui. Après les neuf mois du centre fermé, il a été faire dix mois de prison.

Je suis resté de 46 à 70 au Copes, avec des interruptions. Je suis allé deux ans au palais de Justice et puis deux ans aux Chutes Lavie, et deux ans à longue maladie. J'ai du faire deux fois dix ans. J'aurai pu attaquer la Banque de France à coups de pétards, j'aurais pas pris plus !

Le régime c'était 365 jours sur 365 ?

Oui, une présence permanente. Je n'ai jamais connu autre chose. Je n'ai jamais connu d'établissement fermé le week-end. Même aux Chutes Lavie (Centre d'observation ouvert en 1954, Institution spéciale de l'éducation surveillée fin 1973).

Aux Chutes Lavie là aussi c'était chouette, parce que nous n'étions pas nombreux. Il y avait un groupe de petits et un groupe de grands scindé en deux, certains faisaient le terrassement, et les autres faisaient le jardin. Moi j'étais côté jardin ! Les petits étaient des scolaires. L'établissement était très petit donc c'était très ouvert, après les Baumettes bien entendu, mais même par rapport à St-Jodard je retrouvais cette espèce de facilité du petit groupe par rapport à l'institution. Un petit groupe c'est beaucoup plus épanouissant, à partir du moment où les gens sont nombreux, le réfectoire devient impossible il faut les séparer... ce que j'ai vécu aux Chutes Lavie était très vivable, on sortait facilement, on allait se balader, à la piscine... les gosses travaillaient sans une surveillance aussi terrible que celle qui allait venir dans les années qui ont suivi.

Les durées des séjours ?

En dehors de cas particuliers comme ce milicien d'origine gitane, il s'appelait Dubois je l'ai revu des années après, ce n'étaient pas des lieux où l'on stationnait longtemps. Pour Mazargue 4,5,6 mois sauf pour les criminels et les gens dont on ne savait pas l'identité. Les Chutes Lavie pareil.

Vous aviez une démarche, une pratique « scientifique » ?

Le scientifique a toujours existé y compris à l'Administration pénitentiaire, c'était l'idéologie qui changeait. On a tout connu depuis « à la tête du bonhomme » la vérité de Lombroso revue et corrigée par Le Senne, la typologie, on a toujours voulu baser le comportement de l'institution sur quelque chose de scientifique. En général on a plutôt adapté le scientifique à l'institution que l'institution au scientifique.

Il y avait l'observation... depuis que je suis rentré à l'Education surveillée ma spécialité c'est l'observation, paraît-il ! Une observation de comportement. L'observation comportementale, dont on déduisait certaines choses avec un pifomètre monumental, complétée par un examen psycho d'orientation et cætera. Ce n'était pas quelque chose d'une méthodologie scientifique. On en parlait, on en discutait, on essayait de... de vérifier notre pifomètre entre nous dans l'équipe pour savoir si on ne s'était pas trompé. La réunion de synthèse entre collègues servait plus à nous, pour faire le point sur ce que l'on percevait des gens sur leur comportement sur ce que l'on pouvait proposer, que pour l'institution puisque le directeur, Pailhes, décidait lui en dernière instance. Quand le rapport que l'on faisait ne lui plaisait pas, il l'enlevait carrément, il le faisait refaire par un autre.

Moi, j'étais un gros fervent de la fiche d'observation. J'arrêtais pas d'en pondre. J'avais une mémoire un peu visuelle. Moi, ce qui m'intéressait c'étaient les faits. Quand je faisais une synthèse sur les gosses, je m'apercevais qu'elle n'était pas du tout corroborée par les fiches que j'avais. J'essayais à travers les fiches d'approcher quelque chose d'un peu plus véridique. Cela aurait été scientifique à condition d'avoir une méthode de décryptage, le système Freudien, analytique, le système marxiste...

Dès qu'un éducateur commençait à parler différemment des autres, il devenait éducateur chef ou chef de service ou il allait faire de la psycho quelque part. L'éducateur était avant tout un homme de terrain, il devait faire le poids pour amener son groupe, mener les activités, être bien perçu et cætera, et ne pas créer de bordel. De faire tout ça... c'était difficile.

Tu as des souvenirs des premières promotions qui sont arrivées ?

Je me souviens surtout de Durand. Il y avait tout une équipe il était cinq ou six. Ça été un bouleversement pour la direction, pas pour nous parce qu'on les voyait arriver c'étaient des collègues tout jeunes, plus ou moins jeunes, ils avaient été à l'école à Vaucresson. C'était la première promo où on formait les éducateurs avant de les envoyer sur le terrain. Evidemment ils étaient beaucoup plus formés que nous à la dialectique psychologique et autre, et même à la dialectique tout court. Alors quand ils ont découvert cet univers dictatorial des institutions, ils n'ont pas supporté... ça bouleversait un peu dans les chaumières. C'est plus ça qui va changer l'Education surveillée, les nouveaux éducateurs qui arrivent formés sur le plan intellectuel et scientifique et qui en même temps ont un statut beaucoup plus stabilisé que le notre. Nous on en était pendant très longtemps au même point que les gosses, on pouvait nous foutre à la porte du jour au lendemain, ou nous changer de Marseille à Aniane à Belle-Ile comme on le faisait pour les gamins. Les patrons le demandaient à l'Administration centrale, tu refusais, tu étais foutu à la porte. Il n'y avait pas de statut, moi personnellement je suis rentré sans diplôme, avec un statut précaire et en même temps il y avait une mentalité autour de nous épouvantable, quand le directeur tapait dans ses mains les gens se précipitaient pour lui donner du feu et j'exagère à peine. Tout ça c'était hérité d'une administration pénitentiaire avec des patrons-rois qui régnaient sur un personnel comme ils régnaient sur les détenus ou

les gosses. C'était l'époque où les patrons avaient tous leur baraque, leur chauffeur, la bagnole de service, la bouffe portée à domicile, on leur fabriquait des meubles, on leur fabriquait des cadeaux, il suffisait qu'il fasse un sourire et les gens étaient illuminés pour le restant de la semaine ! C'est un truc qui m'échappait un peu... enfin... beaucoup de gens étaient comme ça dans le personnel. Avec la vague de Vaucresson j'ai eu l'impression de trouver des collègues de travail qui ne pensaient pas qu'ils allaient faire mal ou encourir les foudres des uns ou des autres. Il y a eu une reprise en main de la pédagogie par les éducateurs, timide. On repense le règlement intérieur, on le discute, on mène des activités d'une façon très différente, on se penche un peu plus sur le cas individuel des gosses pour essayer de trouver le pourquoi de ce comportement plus que de savoir comment on allait guérir tout ça. On commence déjà à s'intéresser un peu aux familles. Les éducateurs ne voyaient jamais les familles, c'était le chef le directeur ou le sous-directeur qui voyaient les familles dans un parloir ou ailleurs. On n'avait aucun contact avec les familles. Il y avait déjà une perte extraordinaire par rapport aux gosses et à son environnement. Même vers 1960, aux Chutes Lavie, il y avait une méconnaissance absolue du milieu de vie des gosses. Moi j'avais la chance d'être d'un milieu ouvrier et de connaître un peu le biotope de ces jeunes. C'est à partir du milieu ouvert que l'on découvre le quartier, le milieu de vie.

Avait-on une vision claire des différents métiers ?

Si on veut. Moi j'ai fait l'infirmier parce que l'infirmière est tombée malade. Pendant un an, sous prétexte que ma mère était sage femme et infirmière, donc je pouvais être infirmier ! Ça me plaisait, j'ai appris un peu avec les toubibs et un autre infirmier qui venait de la prison à côté, c'était un détenu.

Ce qu'il y a de sûr c'est que le travail était très séparé, l'infirmier c'était l'infirmier, le cuisinier restait dans son coin, chacun devait travailler seul et non pas en communauté. La direction s'employait à bien séparer tous ces gens là y compris les techniques des éducatifs. J'ai connu la période faste de Mazargue quand le directeur était parti, le sous-directeur n'avait pas l'autorité nécessaire, il fallait bien vivre avec les 50 gosses. On a été obligé de se suffire à nous-mêmes avec ce que l'on avait, si le cuisinier n'était pas là il fallait bien faire à manger, si l'infirmier n'était pas là il fallait bien soigner les gens et ainsi de suite. C'est cette période qui a été la plus favorable pour la création d'un esprit d'équipe, y compris avec les gosses. Les gens s'en sont souvenus des années après, non pas de Mazargue pour les murs, mais pour cet esprit d'équipe que nous avons parce qu'on vivait ensemble les mêmes choses.

A l'époque dans le carcéral de Mazargue, on a pu vivre libre à l'intérieur des murs. Je crois que pour moi c'est la période la plus heureuse au niveau des échanges entre les gosses, les éducateurs, les autres membres du personnel. Je crois que le fait que l'on soit les uns et les autres enfermés avec peu de risque d'en sortir... de toutes façons il fallait bien vivre ensemble... il y avait quand même une vie collective qui amenait à un peu plus de confiance, à des entretiens plus chaleureux plus ouverts. C'était moins l'éducateur et le gosse – quand je dis les gosses il faut dire quand même qu'il y en avait de 19-21 ans – je crois que c'est là où j'ai vraiment commencé à parler, avant je parlais peu, mais là... j'étais obligé. C'est vrai on a commencé à vivre autrement. On leur a appris à jouer au bridge, à discuter, à faire de la peinture, n'importe quoi et tout, et ça a pris une autre dimension. A partir de ce moment c'est devenu intéressant de vivre dans ce coin là parce que je crois que c'était le seul coin où on avait un peu de liberté nous éducateurs et même les gosses. Pour avoir vécu un certain moment aux Chutes Lavie ce n'était pas comme ça, c'était encore la hantise de « si le directeur arrive... » ou « si on nous voit... », « la fugue... »

A Mazargue nous la fugue... c'était pas vraiment un problème. Il y avait les sorties dentiste, les permissions. Ce qui m'a toujours semblé paradoxal c'est que les gosses qui partaient en permission... à un moment on a été très large sauf pour les gosses particulièrement dangereux où le juge d'instruction s'y opposait, on donnait des permissions à tous les gosses quelque soit leur âge qui avaient de la famille dans le coin. Ce qui était le plus surprenant c'est qu'ils partaient le samedi à 14 heures, si les parents venaient les chercher, et c'était quand même de les retrouver le lundi matin, avant nous devant la porte de leur prison, ils nous attendaient pour rentrer. Ca m'a toujours laissé un peu rêveur. Ca veut dire à quel point l'extérieur devait être pauvre et repoussant, et dans tout les cas pas ouvert ni euphorisant pour qu'ils aient envie de revenir le lundi matin. Je ne pense pas que c'était la peur d'encourir une sanction. Et on a vu, je m'en rappelle, un gosse qui était parti libéré le samedi, le dimanche matin il était là, on l'a ramené en ville... il ne savait plus que faire... A l'intérieur il était en sécurité, le monde clos c'est aussi une forme d'hospitalisme. Je pense que c'est ça qui était le plus nocif, parce que ça déclenchait un esprit de vie très fermée. Comme on le retrouve dans les sanas, dans les prisons, dans les hôpitaux, les gens se satisfont eux-mêmes, mais ils sont inadaptés à la société.

A cette époque le secrétaire syndical était-il brimé, craint par la direction ?

Ah la la ! J'ai connu les deux périodes... Le Snpes¹, je l'ai connu à Marseille en 1947 avec Lespessailles. C'est un syndicat de personnel et non plus de direction. Il se met à défendre non plus le corps mais des gens contre la hiérarchie.

La première période, le secrétaire syndical c'était l'emmerdeur et le directeur disait de lui « ce va nu-tête », « surtout n'allez pas à sa réunion, n'écoutez pas ce qu'il vous raconte ». La vieille d'une grève le directeur est venu me trouver sur la tour pour me dire « Si vous déclencher une grève demain vous aurez affaire à moi et je le dis à tout le monde et je veux que tout le monde m'écoute ! » Alors le soir il y avait un peu de monde à la réunion syndicale et le lendemain ils étaient tous au boulot. Avec l'arrivée de nouveaux éducateurs on est arrivé à faire une section syndicale qui tenait debout. On a commencé à écrire, à faire des textes, à ce moment là la direction a commencé à s'inquiéter. On l'attaquait non pas sur sa personne ni sur ses avantages ni sur ses privilèges, mais sur la pédagogie qu'il y avait dans l'institution. Ca a porté, on ne se contentait pas de dire « ça ce n'est pas bon », on disait « voilà ce qu'on peut faire, voilà ce que l'on a fait ». Il faut savoir qu'on a toujours fait des choses qui étaient défendues.

Vous sentiez déjà les prémices de mai 68 ?

Oui, bof... mais moi de toutes façons j'ai toujours fait des choses qui étaient défendues. J'ai jamais réussi à me plier aux oukases. Les notes de service étaient trop nombreuses il fallait les signer, on les signait pour tout le monde d'un coup. Tant que j'étais tout seul on me prenait pour un original un têtù. Quand j'ai commencé à rencontrer des gens qui pensaient un peu comme moi et qui m'ont aussi fait découvrir des trucs, on a fonctionné différemment.

¹ Syndicat National des Personnels de l'Education Surveillée.

Te souviens-tu d'incidents graves qui ont marqué ces vingt ans ?

Un matin, j'arrive, au milieu du dortoir à Mazargue, un gamin avec une latte en acier et il la faisait tourner tout autour de sa tête. Les autres gamins étaient sous les lits. Il fallait bien faire quelque chose. Je n'ai pas bondi dessus parce que je me serais fait assommer. Mais en discutant il s'est fatigué à tourner. On l'a expédié immédiatement dans un asile psychiatrique et le lendemain je l'ai retrouvé dans une rue à Marseille... je n'ai pas eu le temps d'avoir peur. J'ai failli me faire assommer poignarder... un peu la chance... j'ai jamais eu le temps d'avoir peur. Des coups de tabourets, des coups de couteaux, un gros couteau de cuisine, il m'aurait peut être raté mais enfin... On avait un type d'extrême droite qui faisait partie d'un groupe d'étudiants d'Aix, et ce type vachement chouette, il faisait de la sociologie, il aimait bien discuter. Il avait dit aux autres « Punis d'accord mais il ne faut pas travailler », et ça avait bien marché. Deux jours après au rassemblement tout le monde disait « On ne va pas à l'atelier, c'est fini, on ne travaille plus ». Ca a duré une journée. Je suis arrivé l'après midi, ça a failli tourner au vinaigre. Je passe les bagarres entre eux, là on saute au milieu on se casse la gueule, on a l'air ridicule, ça c'était du tout courant... les crises de toxico d'épileptiques... de la monnaie courante. Quand on voit tout voler en éclats... ce n'est pas un incident grave. Tentatives de suicide aussi. On a eu de la chance parce que les veilleurs de nuit se sont réveillés plus tôt que prévu. On a failli avoir des types pendus.

Te souviens-tu de périodes où tu n'avais pas envie d'aller au boulot, où ça te faisait peur quelque part ?

Ouais, oui, j'ai surtout connu ça quand j'ai travaillé à la section spéciale. Ça été les premières Ises, c'était des garçons qui avaient au minimum 17 ans sinon 18, avec des dossiers énormes. On avait constitué un groupe au sein même du centre de Mazargue, un groupe tout à fait à part, ils travaillaient toute la journée c'est comme ça que j'ai découvert que l'on pouvait casser les moteurs électriques ils faisaient de la ferraille... c'était... c'était pas... ils n'étaient pas plus durs puisque je les avais connus avant, mais ils étaient tous ensemble vraiment des durs. La plupart étaient des gars violents difficiles dangereux, mielleux c'était encore pire, je préférais les violents, des sacrés gabarits. Malgré le mitard... les gens pensaient qu'avec le mitard on se fait respecter... le mitard ou la gifle paternelle je ne pense pas que cela aurait marché, de toute façon ils étaient encore plus costauds que moi ! Entre eux ils constituaient des clans. Des clans où on sentait une menace sourde. On retombait dans le système pénitentiaire où il fallait être très attentif. On ne pouvait pas en laisser dans un coin deux ou trois à jouer et aller avec les autres chercher un bouquin dans le dortoir, on savait que c'était un prétexte pour que les autres se cassent la gueule. Il y a eu une période difficile et puis après... c'est pas que les gosses avaient changé, c'étaient les mêmes mais on s'y est pris différemment. J'avais un collègue qui était un gars tout petit. Un ancien déporté. Il disait « Moi je ne risque pas de les frapper, je suis beaucoup trop faible moi je négocie avec eux je leur explique que c'est comme ça et pas autrement ». C'est vrai que négocier ça veut dire discuter de la chose et du bien fondé de ce que l'on demande, savoir si ça tient la route, est-ce raisonnable ? Il faut essayer de prouver à l'autre que sa position ou son opposition ne sert à rien.

Moi j'ai toujours préféré les grands aux petits. Avec les grands je pouvais parler de choses qui sont assez proches de ce que moi j'ai vécues à leur âge, les difficultés que j'ai eues dans la vie à leur âge... parce que finalement... c'est plus facile de devenir délinquant mais c'est aussi le

hasard. Probablement beaucoup de gens ont failli devenir délinquants. C'est la chance que j'ai eue... de ne pas l'être... mais je ne suis pas passé loin... »

Les activités de l'APREHTS

Ce premier semestre 2005 a été quasi exclusivement consacré à la préparation du colloque dont le thème est : « *Les politiques institutionnelles et les pratiques de terrain dans l'histoire du travail social* ». Les demandes de subventions ont été déposées, l'appel à communication a été largement diffusé, le comité scientifique a été mis en place ; il est composé des personnes suivantes : PARODI Maurice, Professeur émérite d'Economie, DE ROBERTIS Cristina, Directrice d'établissement, RICHARD Eliane, Maître de Conférence, membre de l'Académie de Marseille, KNIBIEHLER Yvonne, Professeur émérite d'Histoire, ALLARD Paul, Professeur d'Histoire, FELICIAN Jacqueline, Docteur en Histoire, PASCAL Henri, sociologue. Les premiers projets de communication ont été reçus, le programme sera définitivement établi fin septembre. Le colloque se déroulera dans les locaux de l'URIOPSS 54 rue Paradis 13006 Marseille.

En plus de cette mobilisation sur le colloque, les travaux de recherche se poursuivent. Une réunion a été organisée, le 15 mars, avec les assistantes sociales qui ont apporté leur témoignage ; l'analyse de ces témoignages leur a été présentée. La recherche sur la création des centres sociaux des Bouches du Rhône a été enrichie par notre collaboration à la préparation du cinquantenaire du Centre Social de La Gavotte (Les Pennes Mirabeau) et par notre participation à la table ronde sur l'histoire et l'actualité des centres sociaux organisée le 18 juin. Au titre de l'association Henri PASCAL a fait une communication, le 29 juin, au Forum des acteurs de l'action social du Tarn, organisé par la DDASS 81, sur le thème : « *L'action sociale aujourd'hui : quelles évolutions et quelles complémentarités entre professionnels et bénévoles* » ; cette communication traite des rapports entre professionnels et bénévoles du XIXe siècle à nos jours.

Livres et articles

LAPAUW Régis 2004 *Humanitaire et travail social Les échos du chemin* Paris L'Harmattan

Educateur et psychosociologue, Régis LAPAUW retrace, dans ce livre, ses quarante années d'activité de militant social dans l'éducation spécialisée, dans la formation et dans des missions de travail social à l'étranger.

COLUCCI Mario, DI VITTORIO Pierangelo 2005 *Franco BASAGLIA* Toulouse Ed. Eres 270 p.

Franco BASAGLIA (1924 – 1980) fut l'une des figures majeures de la lutte contre l'enfermement asilaire des malades mentaux. Leader de l'antipsychiatrie, il fut l'un de ceux

qui obtint, en Italie, la fermeture des hôpitaux psychiatriques. Ce livre présente la biographie et la pensée de cet intellectuel qui eu une grande influence en Italie et dans le monde auprès de tous ceux qui s'intéressait à la folie.

BLANC Catherine 2004 *Une nourrice piémontaise à Marseille. Souvenirs d'une famille d'immigrés italiens* Forcalquier Ed. Les Alpes de lumière 79 p.

Dans ce livre, publié par Alpes de Lumière, Catherine BLANC raconte la vie de sa grand-mère piémontaise née en 1861 dans un hameau de montagne à 40 Km de Gênes émigrant, en 1883, vers Marseille pour être nourrice. A partir des souvenirs de sa grand-mère, C. BLANC raconte les conditions de vie au pays, l'installation à Marseille, la construction d'un avenir pour la famille. L'avant propos de Romain RAINERO, professeur d'histoire contemporaine à la Faculté des Sciences politiques de l'Université de Milan, apporte de nombreuses précisions sur l'émigration des nourrices piémontaises vers la France.

BOUQUET Brigitte JOVELIN Emmanuel (2005) *Histoire des métiers du social en France* Paris ASH collection professionnels 280 p.

Cette histoire des métiers du social, rédigé par Brigitte BOUQUET et Emmanuel JOVELIN, permet un regard panoramique sur leur évolution. Les auteurs divisent leur ouvrage en trois parties :

- la première partie traite des professions d'aide, d'assistance et d'appui auprès des familles : les assistants de service social, les conseillers en économie sociale familiale, les techniciens de l'intervention sociale et familiale, les auxiliaires de vie sociale et les délégués à la tutelle ;
- la deuxième partie traite des professions socio-éducatives et de l'animation socio-culturelle : les éducateurs spécialisés, les éducateurs techniques spécialisés, les éducateurs de la protection judiciaire de la jeunesse, les éducateurs de jeunes enfants, les conseillers à l'insertion et à la probation, les aides médico-psychologiques, les assistantes maternelles et les animateurs ;
- la troisième partie traite de la décentralisation aux métiers de l'intervention sociale.

A travers ces histoires des métiers du social apparaît nettement l'éclatement du travail social, plus particulièrement net dans les 20 dernières années avec l'émergence de ce qui a été appelé « les nouveaux métiers ». La tendance dominante de ces dernières années a été de découper les métiers à partir de fonctions spécifiques au détriment des métiers construits sur une approche globale des personnes.

BOURQUIN Jacques (2004) *Les mineurs de justice. L'ambivalence du regard et des réponses* Vie Sociale n° 3/2004 pp. 55 – 77

Couvrant une période qui va du XVII^e siècle jusqu'à l'ordonnance de 1945, Jacques BOURQUIN retrace les étapes clefs de la prise en charge des mineurs coupables. Il montre les ambivalences du regard social sur ces enfants, balançant entre la désignation d'enfants coupables et celle d'enfants victimes.

La Revue Française de Service Social Actes des journées nationales d'études Travail Social et Démocratie n° 215 décembre 2004 ANAS Paris

« Travail Social et Démocratie » était le thème des journées nationales d'études de l'Association Nationale des Assistants de Service Social, les 16, 17 et 18 juin 2004 à Bordeaux. Les actes de ces journées viennent d'être publiés. Parmi les communications, deux traitent plus particulièrement d'aspect historique : celui de Robert LAFORE « *Démocratie, République, Citoyenneté, Laïcité : des valeurs à revisiter. La « République Sociale » : sa mise en place, sa mise en œuvre, sa remise en cause* » et celui de Lucienne CHIBRAC sur le SSAE « *les travailleurs sociaux dans l'histoire : une place pour tous avec les étrangers* ». Lucienne CHIBRAC a soutenu, en juin 2004 à l'Université Louis Lumière Lyon 2, une thèse de doctorat d'Histoire Moderne et Contemporaine : « *Assistance et secours auprès des étrangers. Le Service Social d'Aide aux Emigrants (SSAE) 1920 -1945* »

GARDET Mathias 2005 *Jean Viollet et l'apostolat laïc. Les œuvres du Moulin Vert (1902 – 1956)* Paris Beauchesne 355 p

L'abbé VIOLLET est l'une des figures centrales de la naissance et du développement du travail social en France. Son « *Petit guide du travailleur social* » est un classique parmi les ouvrages de l'entre deux guerres. Mathias GARDET vient de publier une recherche historique sur ce personnage et ses œuvres. Son livre s'ouvre sur un texte autobiographique de Jean VIOLLET « *Souvenirs et impressions d'apostolat (1901 – 1945)* ». Cette autobiographie témoigne d'un des courants du catholicisme social, des conflits entre ces militants de l'action sociale et la majorité de la hiérarchie et du clergé, de la manière dont s'articulent tout en se séparant les œuvres religieuses et les œuvres laïques. Puis l'historien présentent les différentes œuvres du chanoine, œuvres qui ont couvert un très large spectre d'intervention : la famille, le logement, la santé, la formation des travailleurs sociaux, ensemble connu sous la dénomination générale des œuvres du Moulin Vert, siège social des différentes associations. Ce livre apporte une connaissance indispensable à qui s'intéresse à l'histoire du travail social.

Vie Sociale Utilisation des fonds iconographiques dans la recherche historique sur le travail social n° 1/2005 janvier mars CEDIAS Paris

La revue **Vie Sociale** publie les actes du colloque, organisée par le CEDIAS le 24 juin 2004, sur « *l'utilisation des fonds iconographiques dans la recherche historique sur le travail social* ». Les différents articles traitent aussi bien de l'aspect méthodologique que des apports concrets que peut apporter la démarche dans l'étude de certaines institutions du travail social comme les résidences sociales (Alain VILBROD *L'iconographie comme déclencheur d'idées.. Les albums photos de Mercédès Le Fer de la Motte, pionnière des résidences sociales au tout début du XX^e siècle*), la maison d'éducation surveillée de Saint Maurice (Jean-Jacques YVOREL *Histoire et images de la rééducation : l'exemple de l'institution de Saint Maurice*) ou la PJJ (Jacques BOURQUIN *De quelques images et documents utilisés pour le recrutement des éducateurs de l'ES-PJJ (1955-2004)*)

Empan Dynamiques de résistance et travail social n° 57 mars 2005 Toulouse ARSEAA et éditions Eres

Sous le titre « *Dynamiques de résistance et travail social* » la revue **Empan** publie un dossier dont l'un des chapitres s'intitule « *témoignage et histoire* ». Ce chapitre, ouvert par un texte

d'Edgar MORIN et conclu par un texte de Lucie AUBRAC, comporte deux articles sur le sauvetage des enfants juifs pendant la deuxième guerre mondiale :

- Maurice CAPUL *Une maison d'enfants pendant la guerre 1939 – 1945 : Moissac*
- Gérard BOLLON *La cause des enfants en Haute-Loire orientale : culture protestante et dynamisme associatif*

GARDET Mathias et VILBROD Alain 2004 *Une décentralisation avant la lettre ? Les coordinations pour l'enfance et l'adolescence inadaptées. Le cas breton 1944 – 1984* Revue Française des Affaires Sociales n° 4 – 2004 pp. 173 – 195

Dans cet article, Mathias GARDET et Alain VILBROD retracent quarante ans (1944 – 1984) de l'histoire de l'ARSEA – devenu CREAI en 1964- Bretagne. On y retrouve des éléments qui sont, semble-t-il, commun à de nombreux ARSEA : les oscillations entre le niveau départemental et le niveau régional (régions aux multiples frontières pendant longtemps), l'ambiguïté du statut (association privée mais fonctionnant avec les règles d'un service public) la difficultés à coordonner l'ensemble des institutions de l'enfance inadaptées (congrégations religieuses et institutions proches de l'Education Nationale dans le cas breton), affaiblissement des CREAI avec la loi de 1975 (et la mise en place des CDES et des COTOREP) et, surtout, avec la décentralisation.

Une nouvelle revue : Les Cahiers d'Histoire

Le comité d'histoire des ministères chargés de la jeunesse a commencé la publication de cette revue spécialisée. Dans son numéro 1 (juin 2004), le dossier traitait de « la « préhistoire » du ministère de la jeunesse et des Sports : l'entre deux guerres ». Le numéro 2 (novembre 2004) traite de « le ministère du Temps Libre, 1981 – 1983 : la « renaissance contrariée » du ministère de la Jeunesse et des Sports ». La revue est publiée par l'INJEP.

INJEP service des publications 11 rue Paul Leplat 78160 Marly le Roi

«*Au bon air de la montagne* »

Sous ce titre la revue « L'Alpe » (n° 27 printemps 2005 Editions Glénat Musée Dauphinois) vient de publier un dossier sur les représentations de l'air alpin. Plusieurs articles illustrent les différents thèmes de ce dossier. Le thème principal est consacré à l'idée que l'air de la montagne est bon pour la santé. Parmi les articles sur ce thème nous pouvons en signaler deux sur des sujets qui ont marqué les pratiques médico-sociales de 1900 à la fin des années 50 :

- Sylvie BRETAGNON « L'air qui soigne, l'air qui exclut » sur les sanatoriums censés guérir par le soleil et l'air pur des cimes
- Marion VIVIER « Au bonheur des enfants » sur le village de Villard de Lans qui, interdisant son territoire aux tuberculeux en 1925, avait choisi de réserver son bon air aux enfants délicats